

L'antisémitisme en Pologne,

hier et aujourd'hui

Gwendoline Jarczyk

Revue Etudes

1990

IL EST PARADOXAL de parler d'antisémitisme en Pologne, un pays de près de quarante millions d'habitants où la communauté juive ne compte qu'entre six et quinze mille membres, selon les évaluations. Cet antisémitisme existe pourtant, objet aujourd'hui de constatation et d'observation.

D'un point de vue social et politique, la phase de transition que connaît la Pologne aujourd'hui, comme les autres pays d'Europe centrale et orientale, l'expliquerait en majeure partie. En effet, à l'heure où des sentiments nationalistes s'affirment de façon parfois virulente, les vieux démons et nombre de stéréotypes que l'on croyait effacés à jamais menacent de revenir à la surface. Dans cette conjoncture, l'antisémitisme pourrait être la conséquence obscure d'un retour du nationalisme populaire qui en serait ainsi la matière première. Quant aux relations officielles entre judaïsme et catholicisme, elles n'ont jamais été meilleures, depuis Vatican II, même si les liens qu'entretient le cardinal Glemp avec certains milieux nationalistes, en particulier le Parti chrétien populaire (Zjednoczenie Chrzescijansko-Narodowe), ouvertement antisémite, ne laissent pas d'inquiéter.

Face à cette résurgence préoccupante, même si elle demeure marginale un effort considérable est entrepris, aux niveaux culturel, historique et sociologique, non seulement pour élucider le caractère propre des relations polono-juives, mais pour en venir à un rapprochement des deux cultures. Les plus sagaces se disent convaincus de la richesse que représentent les juifs pour la nation. Ce sentiment est répandu de façon implicite chez les jeunes, nombreux à fréquenter les théâtres juifs et à se passionner pour la culture juive. En témoigne également l'existence d'une Société pour l'amitié polono-juive, forte aujourd'hui de quelque mille sept cents membres. Présidée par l'écrivain Andrzej Szczypiorski, elle compte dans ses rangs des personnalités telles que Andrzej Wajda, Jerzy Turowicz, le Père Jacek Salij, le Père Michal Czajkowski.

L'ANTISÉMITISME

**AVANT LA SECONDE GUERRE
MONDIALE**

Dans les premières années de la IIe République (après la première guerre mondiale), l'antisémitisme au moins dans les régions occidentales de la Pologne ne s'exprimait que de façon sourde, à travers des non-dits, des suppositions et certaines attitudes restrictives. Au milieu des années trente au contraire, de voilées qu'elles étaient, les attitudes de ce genre entrent dans la réalité quotidienne et sont presque admises. Le fait que l'accès aux universités devienne problématique, dès 1938, pour les juifs victimes d'ostracismes de toute sorte, est une des mesures discriminatoires qui reflètent cette mentalité. Dans une interview au Tygodnik Powszechny (1), Chone Shmeruk (2) a évoqué ainsi récemment ses souvenirs. Pour un juif, les études à Varsovie s'accompagnaient d'humiliations et de dangers. Ma carte universitaire portait la mention place du côté impair. Cela signifiait l'obligation de se diriger vers le « ghetto » des bancs réservés aux juifs, à gauche dans la salle des cours.

J'évoque ici avec vénération le professeur Tadeusz Kotarbinshi (3) qui, pendant le temps des cours, se tenait debout, pour protester avec nous, les juifs, contre cet ghetto » inouï qui nous était imposé dans les universités polonaises à la veille de la sanglante guerre et de l'extermination.

Il nous rendit la foi dans l'homme et dans les Polonais. Mon retour aujourd'hui comme professeur de l'Université hébraïque de Jérusalem invité par l'Université de Varsovie a pour moi, je ne le cache pas, le caractère d'une réparation.

De tels exemples ne sont pas exceptionnels. Ils dépeignent une mentalité qui était alors dominante.

Au début des années vingt, lorsque le pays reparait sur la carte de l'Europe, la Pologne est loin d'être ethniquement homogène. Lituaniens, Biélorusses, Ukrainiens, Allemands, Juifs, telles sont en effet les minorités présentes sur les territoires nouvellement réunis. Ainsi que le soulignent Pawel Korzec et Jean-Charles Szurek, « les minorités nationales représentaient environ 35 de la population, et, sur plus de 50% du territoire, les Polonais n'étaient pas majoritaires » (4). Bien que la diversité fasse partie de l'expérience historique de la Pologne, elle fut alors source de problèmes. Il est vrai que, comme nation, la

Pologne venait de subir une éclipse de près de cent trente ans elle manquait des moyens de faire face à la situation nouvelle.

La crispation à tendance nationaliste qui se manifeste à cette époque traduit une volonté d'homogénéisation. Et il faut comprendre que la Pologne est aux prises avec des minorités originaires, pour la plupart, des pays qui l'avaient asservie jusqu'à tenter de lui imposer une assimilation.

Employant les mêmes méthodes, elle en arrivera à pratiquer une véritable « colonisation », en particulier dans les régions de l'Est les « confins » (Kresy) — une polonisation des ethnies parlant russe et lituanien. A cette époque, on note des cas répétés de conversion forcée de l'orthodoxie au catholicisme. Quant aux juifs, le pouvoir et la société polonaise dans sa grande majorité préconisaient leur émigration, dans la mesure où, dès le milieu des années trente, on les tenait pour inassimilables. L'idée d'une divergence insurmontable des intérêts des deux communautés, juive et non juive, s'imposait comme une évidence.

L'effort d'homogénéisation finira par avoir des relents fascistes. Les Slaves sont exaltés les prénoms slaves sont recherchés, au point qu'en ces temps-là il n'était guère aisé de faire choix de prénoms à consonance étrangère. Tous ces comportements trahissaient la montée d'une véritable xénophobie. Dans ce climat, la minorité juive dans certaines villes il s'agit même d'une majorité, allant jusqu'à 75 et plus est perçue comme une menace pour l'intégrité nationale. Et son sort se complique du fait que le « modèle slave » dont il vient d'être question se double d'un « modèle catholique » la minorité juive est soumise à une double pression. Il eût fallu, à la tête de l'Etat, des hommes d'une acuité de regard exceptionnelle pour prévenir les conséquences de ces déséquilibres.

Toute cette tension s'accompagne d'un phénomène d'assimilation volontaire de la part des juifs, soucieux, tout en conservant leur identité, de se fondre dans la nouvelle réalité nationale, conformément à ce que leur reconnaissait le droit. Mais les Polonais détectaient, sous les noms nouveaux, l'origine qu'on voulait cacher, et ils continuaient à traiter les juifs d'« étrangers ». Les conflits, souligne Jan Blonski (5), étaient à la mesure de l'effort d'assimilation, où se croisaient désirs secrets et rejets explicites. Emmanuel Levinas, originaire de Kaunas en Lituanie, aussi bien que Czeslaw Milosz ont rappelé ce temps où

les deux communautés, juive et polonaise, vivaient fermées et étrangères l'une à l'autre, au point que chacune ignorait tout de la culture de l'autre.

Trois causes suscitaient l'hostilité contre les juifs dans cet entre-deux-guerres. La première était d'origine économique.

En effet, lorsque la population citadine se mit à répondre activement à la consigne nouvelle de reconstruction du pays, il se trouva que l'industrie, le commerce et les banques furent pratiquement monopolisés par les juifs, absents en revanche de la magistrature. La seconde raison est ce que l'on peut appeler la germanophilie, cultivée par une importante fraction de la communauté juive. Enfin, on constatait chez les juifs une forte propension vers l'idéal communiste, dont ils croyaient pouvoir attendre un traitement meilleur. En réalité, une grande diversité marquait la communauté juive de Pologne sionistes, socialistes, communistes, membres du « Bund » (6), qui tous cherchaient ailleurs que dans la IIe République des traits essentiels de leur identité propre. Cependant, leurs diverses revendications, explicites ou non, s'exprimaient dans un climat irénique. Et la présence juive sur ces terres était millénaire, aussi ancienne que la nation même. Ainsi que le note le professeur Shmeruk, cet apport multiple, depuis l'Ouest, l'Est et le Sud, était perçu comme une source de richesse. Aux XVe et XVIe siècles, était née une véritable entité « juive-polonaise », une forme nouvelle de judaïsme caractéristique de cette région. Une littérature originale, en yiddish, s'y est développée, impensable sous cette forme hors de la Pologne. Depuis toujours fortement engagés dans la vie économique du pays, les juifs financent de multiples entreprises ce sont eux qui frappent les premières monnaies polonaises et, au début du XIXe siècle, ils jouent un rôle déterminant dans le développement des imprimeries, surtout à Varsovie ils éditent aussi des livres polonais.

Leur place fut pareillement éminente dans le commerce des antiquités. Ce qui permet à Chone Shmeruk d'affirmer Dans ce pays, il y avait une vie juive très riche à chaque pas, à Varsovie et ailleurs, j'en trouve des témoignages. Il est du plus haut intérêt que ce ne soient pas les juifs seuls qui s'intéressent à leur passé dans ce pays en Pologne, c'est là une conviction largement répandue, l'histoire et la culture juives forment une partie importante de l'histoire et de la culture polonaises.

PENDANT LA SECONDE GUERRE MONDIALE ET L'« OCCUPATION SOVIÉTIQUE»

L'« occupation », en Pologne, n'est comparable à

aucune de celles qu'imposèrent les nazis aux autres pays d'Europe. Le programme de Hitler comportait l'assimilation totale des « ex »-Polonais dans les territoires annexés et, dans la zone d'occupation, un véritable esclavage, accompagné de déportations massives. Là se perpétua d'emblée une sorte de génocide culturel études secondaires arrêtées dès la classe de quatrième, fermeture des universités, extinction de la vie artistique, sans parler d'emprisonnements en masse. Avant qu'elle ne disparaisse comme entité autonome, la nation devait être annihilée culturellement.

Durant la première année d'occupation (1940-41), les Allemands soumirent la population polonaise à un encadrement policier rigoureux, s'acharnèrent contre les partisans, liquidèrent de 40 à des prêtres en Poméranie.

Ensuite seulement commença la grande persécution contre les juifs (qui remplissaient pourtant déjà, à cette époque, les camps de concentration).

Dans ces conditions, l'ensemble de la population, traumatisée par le comportement des nazis, se préoccupait surtout de son propre sort, et sa capacité de réaction devant le redoublement de violence envers la communauté juive s'en trouvait émoussée. Jan Blonski pense cependant qu'une erreur fondamentale fut commise par la majorité des Polonais, qui estimaient que le traitement infligé aux juifs était somme toute comparable à celui dont ils étaient eux-mêmes victimes. Il faut le redire, contrairement aux Polonais, les juifs, comme tels, furent voués à l'extermination physique.

Que firent les Polonais pour tenter de les secourir ? La grande majorité resta passive et la propagande nazie contribua à accentuer cette attitude de démission. Toutefois, il y eut des actes de grand courage. Ainsi, lorsqu'on évoque le cas de Polonais non juifs aux côtés des nazis dans leur persécution contre les juifs, il faut ajouter que plus nombreux furent ceux qui risquèrent leur vie pour sauver de la mort des membres de cette communauté. D'ailleurs, à l'époque, en Pologne, rien n'était plus odieux que la collaboration » avec l'occupant on ne la pardonnait pas, et les comportements de cette sorte ont représenté un

phénomène marginal, eu égard aux réactions de l'ensemble

de la population. Comme l'écrit justement Jan Blonski, parler de complicité est « révoltant » et relève d'une « erreur historique flagrante », ainsi que d'une « profonde ignorance de ce que fut le nazisme en Pologne et des conditions d'occupation du pays ». « Je ne connais aucun document, ajoute-t-il, qui irait dans ce sens ». D'ailleurs, pour les nazis, les Polonais n'étaient que des sous-hommes (Untermenschen) comment auraient-ils pu se comporter en associés

de la « race des seigneurs » ?

Faut-il rappeler les conditions terribles imposées par l'occupant ? Le moindre geste en faveur d'un juif un verre d'eau, un morceau de pain, entraînait immédiatement arrestation, torture, voire la mort. Le professeur Wladyslaw Misiuna (7), connu comme l'un de ceux qui contribuèrent à sauver des juifs, fut soumis à des sévices inouïs. Or, malgré cela, l'aide aux juifs ne fut pas l'affaire de quelques individus isolés il existait de vastes « réseaux » en vue d'actions d'envergure, dans lesquels travaillaient même atteste Wladyslaw Misiuna certains qui, par frayeur, s'étaient dans un premier temps dérobés à cette aide. Nombre de juifs, au demeurant, inconscients du danger, se refusaient à croire, dans l'admiration qu'ils portaient à la culture allemande, que planait sur eux la menace d'une disparition aussi barbare.

C'est vers la fin de la guerre seulement que les Polonais, dans leur ensemble, ont commencé à se douter de la réalité de l'extermination longtemps l'idée de « camps de travail » (Arbeits lagern, Obozy pracy), répandue par les nazis, avait occulté la réalité des « camps d'extermination » (Vernichtungslagern, Obozy zaglady) les Polonais ignorèrent donc longtemps aussi que les juifs étaient massivement voués à la mort. La conjoncture était complexe, et la situation loin d'être homogène. Que certains Polonais se soient « réjouis » de voir les juifs « disparaître », qui peut le nier ? D'autres, apprenant ou devinant ce qui se passait, étaient horrifiés, sans pouvoir rien faire (8). Entre ces extrêmes, une fréquente indifférence, ou quelquefois un lâche soulagement ce qui arrive aux juifs nous arrange, car le sort auquel nous sommes nous-mêmes promis se trouve ainsi différé ou même détourné. Dans l'immédiat, pour conjurer le malheur, on avait tendance à se tenir au plus loin de ceux dont la disparition était ressentie comme l'annonce et le prodrome de son propre anéantissement. Tout cela, pris ensemble, permet de parler de « co-

responsabilité morale » de la part de la société polonaise, dans la mesure où ses réactions ne sont pas sans lien avec l'antisémitisme des décennies précédentes. Ce qui amène cet aveu d'un Jan Blonski « S'il n'y avait pas eu d'antisémitisme en Pologne, l'idée de la 'solution finale' eût eu plus de mal à s'imposer. » Pour notre part, nous souscrivons à cette analyse rigoureuse.

Sans vouloir procéder à un détournement de l'objectif, il faut cependant savoir aussi que le ghetto juif de Varsovie était surveillé, non point par les Polonais, mais par la police allemande et par une police juive locale auxiliaire cette dernière coopérait à la « sélection » de ceux qui étaient appelés à disparaître. La communauté juive, de nos jours, est consciente de ces faits, qui ne sont pas sans provoquer des tensions en son sein. En regard, les Polonais déplorent que cette communauté se souvienne volontiers de l'activité des dénonciateurs et autres « mouchards » et ne parle presque jamais des quelque cent mille enfants juifs qui furent effectivement sauvés par des Polonais, au prix parfois de leur vie. Certains d'entre eux reprennent les griefs que des enfants juifs adressent parfois aujourd'hui à leurs propres parents, leur reprochant de ne pas avoir résisté au temps des arrestations. Ils se demandent aussi ce que faisait, à cette époque, la communauté juive internationale.

Conjoncture étonnamment difficile. On aurait certes pu souhaiter un peuple polonais qui se serait élevé collectivement au niveau exigé par un tel défi mais l'héroïsme peut-il être une réalité collective ? Il y eut des héros parmi les Polonais. Tous ne le furent pas.

On évoque, d'autre part, les patriotes juifs polonais qui, lors de l'« invasion » soviétique de la Pologne, partirent en déportation vers la Sibérie en chantant avec les Polonais les grands chants patriotiques. Mais on évoque aussi ceux qui, lors de cette entrée des Soviétiques, les accueillirent en libérateurs. Le terme de « traîtres » a été employé pour les qualifier. Cependant, de sérieuses études sur cette période montrent que ce fut là un phénomène sporadique, concernant certaines populations juives qui espéraient échapper ainsi à l'ostracisme dont elles avaient eu à souffrir au temps de la IIe République. Toujours est-il que l'antisémitisme en Pologne se trouva renforcé par le comportement de cette minorité. Et l'antisémitisme latent fut encore ravivé, durant la période stalinienne, par le fait que la majorité des fonctionnaires des Services de Sécurité et beaucoup d'autres encore étaient des juifs, utilisés

par un pouvoir qui jouait de l'antique antagonisme entre eux et le reste de la population.

Le professeur Samuel Oliner, polonais et juif, a entrepris d'amples travaux sur l'« altruisme ». Il explique « Je suis juif et j'ai été sauvé, en Pologne, par des Polonais.

C'est mon expérience personnelle qui est à l'origine de mes travaux. » Sa conviction l'histoire de l'« Holocauste » demeure incomplète tant qu'elle n'inclut pas, à côté de toutes les négativités qu'elle véhicule, les gestes de gratuité et de désintéressement qui furent suscités par ces événements mêmes.

L'ÊTRE « POLONO-CATHOLIQUE »

Nul ne contestera que l'Eglise catholique, avant Vatican II, ait contribué, tant par son enseignement que par sa liturgie, au développement du phénomène social et culturel qu'est l'antisémitisme. Il suffit de rappeler le terme « déicide » pour suggérer quels antagonismes, quels sentiments agressifs il pouvait faire naître dès la plus tendre enfance.

La Pologne a connu l'analogie de ce que l'on appelle en France le « gallicanisme » un sentiment d'originalité de l'Eglise nationale, avec la conviction que la « polonité » était partie intégrante de la foi chrétienne, et vice-versa.

N'allait-on pas jusqu'à confesser dans le Credo « Je crois en l'Eglise polonaise catholique » (Wierzew polski Kosciol powszechny) ?

D'aucuns voient dans le baptême du prince Mieszko I, événement fondateur de la Pologne en tant que nation, le point de départ du « nationalisme catholique polonais, en tout cas la source du caractère prétendument indissociable de ces deux éléments, national et catholique. Dans la cathédrale Saint-Jean à Varsovie, une plaque à la mémoire de Roman Dmowski, inspirateur de la Démocratie nationale des années 30, porte ces paroles significatives « Le catholicisme n'est pas un ajout à la polonité. Il réside dans son essence. Tenter de séparer catholicisme et polonité, c'est ruiner l'essence même de la nation. » Un tel texte illustre parfaitement l'amalgame de ces deux réalités, tel qu'il était pratiqué alors. On en devine les conséquences pour les minorités, en particulier pour les juifs.

Pareil rapprochement, allant jusqu'à une véritable collusion, ne doit toutefois pas être mis au compte

de l'histoire des origines. En effet, non seulement la Pologne fut de tout temps une terre d'asile pour nombre de minorités, mais elle se caractérisa toujours par une diversité ethnique remarquable. Longtemps elle fut considérée comme un véritable paradis » pour les juifs chassés d'autres pays d'Europe, et cela en dépit de pogroms successifs, surtout à partir du xvii^e siècle. C'est seulement au xviii^e siècle, lors des grands partages, et plus encore au xix^e, au temps des insurrections, qu'entra en vigueur, et de façon combien stimulante, la référence « polono-catholique ». La prise en compte de l'histoire entière, telle qu'elle fut réellement, conduit aujourd'hui nombre d'historiens à dénoncer l'être polono-catholique » comme un mythe, un stéréotype dont le maniement ne peut être que dangereux pour l'avenir d'une Pologne désireuse de jouer un rôle de pays européen pondéré et équilibré.

Malheureusement, les propos tenus par le cardinal Glemp à Jasna Góra en 1989, non moins que l'attitude hésitante du cardinal Macharski, archevêque de Cracovie, dans l'« affaire » du Carmel d'Auschwitz, ont contribué à réveiller des sentiments nationalistes d'un autre âge liés à ce cliché ils n'ont d'ailleurs pas manqué d'être stigmatisés par les milieux proches de Solidarnosc quant à Marek Edelman (10), il n'a pas hésité à taxer ces attitudes de « catastrophiques ». Plaidoyer pour le rétablissement de la catéchèse dans les écoles publiques polonaises, la lettre pastorale que l'épiscopat a publié le 24 juin dernier porte également plus d'un signe de cet amalgame entre nation et religion catholique. On peut y lire « La catéchèse à l'école doit être [...] perçue comme un bien au service de l'approfondissement du sentiment d'identité nationale et culturelle.

» Et encore « Si nous désirons son rétablissement, c'est principalement pour que les générations qui hériteront de nous garantissent la continuité des traditions et de la culture nationale, des générations qui [...] ne dilapideront pas le bien commun. » Dans les milieux juifs de Varsovie, ce texte a suscité de vives préoccupations, d'autant plus que l'attitude de l'Eglise en tout cela ne leur semble pas dénuée de motivations d'ordre politique.

Gwendoline JARCZYK

Philosophe, journaliste à La Croix